

prit de conservation, s'était cramponné à l'étagère qui solidement maintenue, heureusement, se contenta de basculer, semant autour de l'enfant tout ce qu'elle supportait.

— Qu'as-tu fait ? malheureux enfant, gronda la mère en l'enlevant de son piédestal branlant.

— Voyons, réponds..., pourquoi es-tu monté là-dessus ? Qu'est-ce que tu voulais prendre ?

— Rien, répondit-il en continuant à sucer son doigt.

— Ne mens pas, et je ne te gronderai pas. Qu'est-ce que tu voulais ?

— La glace...

— La glace ! Seigneur, Jésus, et pourquoi faire ?

— Pour voir ma culotte...

— Ah ! bon, tu l'éternes bien, ta culotte ; demain tu remettras des robes, si les culottes doivent te faire faire des bêtises.

L'enfant éclata en sanglots.

— Pleure pas allons, tu le feras plus, pas ?

Joannic continuait à sangloter.

— Eh bien, quoi donc, à c't'heure, t'as pas besoin d'crier comme ça, puisque j'gronde pas. Pourquoi tu pleuses ?

Je veux... gar... der... ma... culotte, syllaba l'enfant d'une voix chevrotante.

— Tu l'aimes donc bien ta culotte ?

— J'sais pas.

— Pourquoi tu la veux, alors ?

— Yvonne, elle, veut pas d'un mari avec une robe.

— Ah ! ah ! ah !... Et c'est pour voir si tu es beau que tu as grimpé là ?... Tiens, la v'là, Yvonne, va jouer avec elle et ne pense plus à la culotte.

Mais, était-ce possible ?... Hier encore il avait des robes, il était une petite fille comme Yvonne ; aujourd'hui c'est un homme comme son papa. Sa culotte a même été taillée dans une limousine de son père ; et ses yeux se portent avec ravissement des raies multicolores qui longent ses jambes, aux bretelles éclatantes que, pour la circonstance, sa mère a fabriquées avec des lisières de drap. Il n'a pas de bas, il est vrai ; mais en a-t-il besoin avec une si belle culotte ? elle seule suffit ; il ne voit qu'elle... Son chapeau, posé crânement derrière la tête, formait comme une auréole à son visage bronzé par le soleil et le grand air ; ses deux mains profondément enfoncées dans ses poches, il se précipita au-devant de sa petite amie, fillette de son âge à peu près, heureux de pouvoir enfin so faire admirer,

— Bonjour, Yvonne, regarde, je suis beau ?

— Ah ! oui, t'es bien beau, comme ça, si t'avais toujours gardé une robe, t'aurais jamais été mon p'tit mari.

Et la fillette tournait et retournait autour de son camarade.

Joannic se laissait reparder complaisamment, faisait de gentilles mines pour émerveiller davantage sa petite femme. Tantôt, se cabrant comme un officier de cavalerie, il ressemblait à un coq se haussant sur ses ergots ; tantôt, gonflant son ventre comme celui d'un chanoine, il forçait les culottes dociles à dessiner les lignes naissantes de son corps dodu et rondelet.

Soudain, ses petites mains s'agitèrent dans ses poches. Elles cherchaient, ne trouvant pas... perdues dans ces immenses gouffres encore nouveaux pour elles.

Ce n'est pas son mouchoir, que veut Joannic... son éducation est plus que défectueuse. Un mouchoir !... c'est un embarras. Aussi, son petit nez rose sous la couche grisâtre qui le recouvrait les trois quarts du temps, faisait-il des va-et-vient plusieurs fois par jour, sur sa manche de chemise. Mais il ne s'en portait pas plus mal.

Enfin, une de ses mains apparut, s'élevant triomphante, et Joannic montra fièrement à sa petite amie un gros sou neuf, si brillant qu'il ne l'aurait certainement pas changé pour un louis, il était plus gros.

— Suis ton petit mari, aujourd'hui, pas ?

— Oui, dit la fillette en l'embrassant.

— Alons acheter de la galette, alors.

Et les enfants partirent en courant. Joannic heureux d'abord d'avoir une belle culotte, puis de ce que sa petite amie le voulait bien pour petit mari ; Yvonne, de ce que son petit mari avait

DIPLOMATIE



Lili. — Grand'maman, que je t'aime donc !
La grand'maman. — Chère beau bébé ! Qu'on l'aime donc aussi !
Lili. — Grand'maman, as-tu encore des bonbons ?

enfin une culotte presque pareille à celle du mari de sa maman, et de ce qu'elle allait manger de la bonne galette.

Ils revinrent bientôt, armé chacun d'un énorme triangle de gâteau, et, s'asseyant sur l'herbe, ils lancèrent autour d'eux quelques miettes invitant les oiseaux à leurs repas de fiançailles.

Oiseaux et oiselles s'approchèrent en sautillant ; leur gazouillis et celui des enfants ne firent bientôt plus qu'un ; convives ailés et baby roses, tous parlaient à la fois, heureux de vivre, heureux surtout de croquer de bonnes friandises.

Fin, le gâteau ; fin, la dinette. Joannic met un gros baiser sur la joue fraîche d'Yvonne, tout fier de l'avoir régaler, et donne à ses invités le signal de la fin du festin, en se levant brusquement. Les oiseaux effarouchés, s'envolent à tire d'aile, tandis que les mignons fiancés, imitant leurs compagnons de table, prenant leur volée à travers champs.

Vingt ans après, Joannic et Yvonne se rappelaient cette journée d'accordailles et la bonne galette qu'ils avaient achetée avec le gros sou brillant. Fidèles à la promesse inconsciente qu'il se firent alors, ils sont aujourd'hui mari et femme et ne pensent pas sans émotion à ces premières culottes auxquelles ils doivent peut-être leur bonheur.

Mme JONSELME.

QUEEN'S THEATRE

LEWIS MORRISSON

Le nom de Lewis Morrison est tellement associé à celui de "Faust" que l'acteur et le personnage ne font qu'un dans l'esprit de l'habitué de nos théâtres. Lewis Morrison s'est identifié au héros créé par la sombre imagination de Goethe, et sur la scène le "Méphisto" légendaire du poète devient un être vivant, tangible et visible. L'acteur le comprend, l'anime. Avec une parfaite délicatesse de touche et une grande vérité de couleur, il peint cet être fantastique sous sa forme narquoise, cynique et diabolique.

Le rôle de Méphisto est admirablement bien rendu pour le célèbre acteur. Entre ce personnage, Marguerite et Faust convergent toute l'attention et l'intérêt, mais il les domine tous. La poétique Marguerite, l'amoureux Faust ne sont



que des marionnettes que l'esprit diabolique fait jouer suivant ses desseins de perdition.

Marguerite a-t-elle jamais eu pour interprète une actrice dont le physique se prêtait mieux à ce rôle que celui de Mlle Florence Roberts ? Celle-ci nous est apparue, lundi soir, à la lumière de la rampe, comme une de ces blondes beautés que rêvent les poètes. Elle a conquis son auditoire, — il serait peut-être plus exact de dire ses spectateurs.

Mademoiselle Roberts a un jeu sobre, vrai, juste. Mais c'est surtout dans le caractère de l'ingénue enfant du village qu'elle excelle.

Madame Edwin Clifford dans "Martha", Mr W. R. Owen dans "Faust", et Mr R. W. Laurence dans "Valentin" ont aussi obtenu un beau succès.

En résumé, le retour de Mr Morisson et de sa troupe est une bonne fortune pour le public montréalais.

IL FAUT QUE ÇA CHANGE

Elle, (disputant son pochard de mari). — Mais enfin, quelle vie mènes-tu ? c'est insensé ! Avant hier, tu es rentré hier ; hier, tu es rentré aujourd'hui ; et aujourd'hui, c'est étonnant que tu ne sois pas rentré demain !

IL JURA MAIS UN PEU TARD, ETC

Lucien (avec reproches à sa mère). — Pourquoi qu'il n'y a pas de gâteaux aujourd'hui ?

La mère. — Parce que tu n'as pas voulu aller me chercher des œufs, ainsi que je te l'ai demandé hier.

Lucien (penaud). — Aussi, tu ne m'avais pas dit que c'était pour faire des gâteaux.

THÉÂTRE-ROYAL



Le théâtre Royal avait cette semaine salle comble. Le mélodrame à l'affiche est une pièce d'actualité. Tout le monde se rappelle les tragiques événements de la terrible grève d'Homestead aux usines Carnegie. La version qu'en a donnée M. Frank Norcross est vivante, vraie et saisissante. Les tableaux et la mise en scène sont surtout frappants.

Les usines Carnegie, la rivière Monongahéla, l'attaque des barges blindées, l'arrivée des troupes ont fourni d'excellents sujets à l'artiste décorateur qui a produit de superbes toiles.

Le drame est bien conçu, soutenu et l'intrigue suivie et intéressante.

L'auteur s'est surtout appliqué à reproduire sur la scène la physionomie de ces aventuriers étrangers qui font la propagande de la foi anarchiste parmi les ouvriers.

L'étude des situations et des lieux a permis à M. Norcross d'enrichir le théâtre d'un mélodrame populaire d'une haute portée morale.

M. C. Crosbie, dans le rôle de Tip Barron et Mlle Marion Chase, rôle de Maggie Barron, sa femme, sont des types achevés de l'irlandais gouguenard, spirituel et bon cœur.

Le personnel de la troupe est très nombreux. On y compte d'excellents artistes, comme MM. Frank Norcross, H. A. Grazier, T. J. Barrett, Reginald Harris et Mlle Kathel Korr. Minerva Dory, Kate Brown et Jessie Reynolds.

La représentation mérite la faveur du public amateur.

NOUVEAUTÉ EN GRAMMAIRE

Le fils. — Papa, est ce qu'un prisonnier devient anglais quand il est arrêté ?

Le père. — Mais non ; pourquoi cette question.

Le fils. — Parce que tu dis, quand un homme est pris par la police, qu'on le traduit en cour. Je croyais que tu voulais dire qu'on le traduit en anglais.